

Heureusement qu'il a l'école, enfin le collègue, maintenant. Car Momo aime y aller. Il a toujours aimé apprendre et quand le professeur de français, au début de l'année, avait lu sa rédaction sur l'amitié devant toute la classe, pour Momo ça avait été un des plus beaux jours de sa vie.

Au collège, Momo n'a pas trop de copains. Il n'aime pas les jeux de garçons comme le foot et encore moins les jeux de bagarre auxquels s'adonnent les «durs» de sa classe. C'est devenu la mode, ça. On s'attaque à quelqu'un sans défense juste pour le plaisir de lui faire mal. Momo craint fort qu'un jour cela lui tombe dessus. Alors, il

essaie de se faire tout petit, de ne pas se faire remarquer.

Mais il a une amie, Émilie.

Émilie est aussi blonde que Momo est brun. Pour Momo, c'est une vraie princesse car il faut avoir les cheveux d'or comme ceux du petit prince de Saint-Exupéry pour être prince ou princesse. Et monsieur Édouard avait beau prétendre qu'il connaissait des tas de princes avec une tête semblable à la sienne, comme, par exemple, le roi Fayçal d'Arabie, l'émir du Koweït, le prince Hussein de Jordanie, le roi Mohammed du Maroc et le prince Rainier de Monaco, et que la couleur des cheveux n'a rien à voir avec la royauté, Momo n'était pas dupe. Il savait parfaitement que monsieur Édouard disait cela pour lui faire plaisir.

Monsieur Édouard était le premier ami de Momo.

Émilie, elle, est sa première amie de son âge.

Tout comme lui, elle aime lire et écrire, et voudrait plus tard devenir écrivain.

Momo, lui, sait déjà qu'il sera écrivain français comme Romain Gary. Il sait aussi que pour cela il doit avoir lu tous les livres de la Terre et appris

tous les mots de la langue française. Ignorant combien de mots il lui faudrait retenir, il s'est renseigné auprès de Souad, son amie du bibliobus au sourire de fleur, qui lui a offert son propre exemplaire de *La Vie devant soi*, le livre numéro deux de la bibliothèque personnelle de Momo, parce que le héros s'appelle Momo, lui aussi. Même qu'elle lui avait mis un petit mot à l'intérieur : *Pour Momo, avec toutes mes amitiés, Souad.*

Parce que Souad, elle lui avait donné d'un seul coup toutes ses amitiés, à Momo, pas qu'une seule.

«Voilà un cœur bien généreux!» s'était exclamé monsieur Édouard en lisant la dédicace.

– Souad, combien de mots il y a dans la langue française? lui a-t-il demandé.

Elle a écarquillé tout grand ses yeux noirs :

– J'avoue que je n'en sais rien, mais je vais me renseigner.

La semaine suivante, elle a certes une réponse mais pas complètement satisfaisante pour Momo :

– Je ne peux pas te donner le nombre exact de mots que contient la langue française, Momo,

c'est impossible car une langue n'est pas quelque chose de figé, d'immuable. Une langue bouge. Il y a des mots qui naissent, des mots qui meurent...

– Des mots qui meurent! s'affole Momo. Mais qui les tue?

– Personne, rassure-toi. Ils meurent de leur belle mort, de vieillesse. Plus personne ne les utilisant, ils n'ont plus de raison d'être. Ils disparaissent des dictionnaires et laissent leur place à de nouveaux mots.

– Mais qui fait ça, Souad?

– Les académiciens. Leur travail consiste à perpétuellement perfectionner la langue française, tu comprends?

Momo opine mollement de la tête.

Trop de choses le dépassent encore. Et ces mots que l'on tue le laissent perplexe.

– Pour simplifier, poursuit-elle, disons que le *Petit Larousse* et le *Petit Robert* comptent environ 60 000 mots chacun. Le *Grand Robert de la langue française* traite, lui, de 80 000 mots... Alors, je pense qu'on peut évaluer ce nombre *grosso modo* entre 60 000 et 80 000.

– Donc ça fait 70 000 mots?

– Oui, environ.

– Mais tout juste?

– Non, soupire Souad, pas tout juste.

Momo se dit qu'à coup sûr monsieur Édouard, lui, aurait su.

Mais il n'en veut pas à Souad qui cherche tout le temps à l'aider et essaie de lui fournir les réponses les plus précises qui soient.

– Dans mes recherches, j'ai appris aussi qu'un collégien de sixième connaît environ 6 000 mots.

Momo reste sans voix. 6 000 mots seulement! Ce qui veut dire qu'il doit encore en acquérir 64 000!

Il a donc du pain sur la planche.

La question le préoccupe toute la journée.

Le soir, il sort sa calculette et fait le calcul suivant:

«Si je veux devenir écrivain à dix-huit ans, il me reste sept ans pour apprendre 64 000 mots, ce qui fait 9 142,85 mots par an, divisé par 12, cela fait 761,90 par mois, divisé par 30, cela fait entre 25 et 26 mots par jour, en tenant compte des mois de trente et trente et un jours, et des années bissextiles.»

Il pousse alors un énorme soupir de soulagement. C'est à son avis tout à fait faisable !

L'endroit que Momo préfère au collège est le CDI.

Il peut y aller tous les jours, s'il le veut. Plus besoin d'attendre le passage du bibliobus le mercredi. C'est trop cool.

Mais il sait qu'il continuera quand même à l'attendre, le bibliobus, car il n'oublie pas que dedans il n'y a pas que des livres mais aussi Souad.

La dame du CDI est très gentille également, trouve Momo.

Alors, c'est là qu'il se rend à chaque récré avec Émilie. Tous deux préfèrent le CDI à la cour. C'est beaucoup plus calme pour lire, travailler et, là, il craint moins de se faire attaquer, aussi.

Dès qu'il arrive au CDI, Momo va chercher le dictionnaire et recopie dans son cahier à mots son lot de mots quotidiens et même davantage parce que le mercredi, le samedi et le dimanche, il n'y a pas CDI, alors il en recopie d'avance. Il s'est très vite rendu compte que ce n'était pas aussi

simple qu'il l'avait imaginé. Certains mots sont faciles mais d'autres lui demandent un gros effort de mémorisation. Et puis souvent, il se demande comment les utiliser, comme par exemple le mot n° 41, *abbévillien, enne, adj. et n. m. Se dit d'un faciès industriel du paléolithique inférieur caractérisé par des bifaces grossièrement taillés*. Un mot comme celui-là, Momo craint fort de l'oublier rapidement s'il n'en fait pas un usage fréquent. En revanche, le mot *sustenter*, il ne risque pas de l'oublier. Monsieur Édouard l'utilisait toujours pour dire « manger », alors Momo a compris que les mots n'ont un sens que si l'on s'en sert.

Au CDI, il y a également les ordinateurs. Momo n'a jamais trop eu l'occasion de s'y mettre. À l'école primaire, il n'y en avait qu'un seul pour toute la classe et c'était chacun son tour. Mais là, au collège, ce n'est pas pareil. Il doit même y faire des recherches, parfois. Émilie a tout de suite compris que son ami Momo n'a pas l'habitude et qu'il rame grave. Alors, elle lui montre un peu tous les jours comment bien s'en servir.

– Tu sais, si tu veux devenir écrivain, il va falloir que tu t'y fasses.

Momo en est abasourdi. (Il l'aime bien, ce mot-là, c'est le n° 13.)

– Ah bon? Les écrivains n'écrivent pas leurs livres dans un cahier?

– Oh ben non! Tu te rends compte, ce ne serait pas possible! Ça leur prendrait bien trop de temps.

– Mais comment il a fait, Saint-Exupéry, dans le désert? Il n'avait pas pris son ordinateur, quand même?

La documentaliste qui les a entendus discuter intervient en souriant :

– À l'époque, il n'y avait pas d'ordinateurs. Les écrivains écrivaient à la main ou tapaient leurs textes à la machine. Et avant encore, ils écrivaient même à la plume! Et, effectivement, ça leur prenait beaucoup de temps. Quand on pense que Balzac ou encore la comtesse de Ségur ont écrit tous leurs livres de cette manière-là, ça fait réfléchir, quand même. Je pense que sans l'ordinateur, il y aurait bien moins d'écrivains, aujourd'hui.

Momo veut bien apprendre à écrire sur l'ordinateur même s'il confie à son amie :

– Moi, je préfère quand même écrire dans un cahier.

– Mais pourquoi?

– Parce que les mots ne sortent pas pareil quand tu les dessines toi-même.

Émilie le regarde. Momo ne cesse de l'étonner. Il est un peu bizarre parfois mais jamais elle n'a eu d'ami aussi doux et gentil que celui-là.

– Tu as peut-être raison, lui dit-elle. C'est vrai que mon journal, par exemple, je ne pourrais jamais le rédiger sur l'ordi.

– Ton journal? C'est quoi?

– Mon journal intime... Tu ne connais pas?

– Non.

– C'est un carnet où tu écris tout ce qui t'arrive.

– Tu en as un, toi?

– Oui.

– Tout le monde en a un?

– Non, seulement ceux qui le veulent... Attends!

Émilie se lève et se dirige vers les rayonnages, où elle disparaît quelques instants avant de revenir avec un livre à la main.

– *Le Journal d'Anne Frank*, lit Momo sur la couverture, où l'on peut voir une jeune fille souriant à l'objectif.

Il ne connaît pas ce titre. Il ne fait pas partie des livres légués par monsieur Édouard.

– C'est quoi?

– Lis-le, tu verras.

Momo le feuillette. Il est dense et écrit très serré. Il s'arrête à la première page :

Samedi 20 juin 1942

C'est une sensation très étrange, pour quelqu'un dans mon genre, d'écrire un journal. Non seulement je n'ai jamais écrit, mais il me semble que plus tard, ni moi ni personne ne s'intéressera aux confidences d'une écolière de treize ans. Mais à vrai dire, cela n'a pas d'importance, j'ai envie d'écrire et bien plus encore de dire vraiment ce que j'ai sur le cœur une bonne fois pour toutes à propos d'un tas de choses. Le papier a plus de patience que les gens : ce dicton m'est venu à l'esprit par un de ces jours de légère mélancolie où je m'ennuyais, la tête dans les mains, en me demandant dans mon apathie s'il fallait sortir

ou rester à la maison et où, au bout du compte, je restais plantée là à me morfondre. Oui, c'est vrai, le papier a de la patience, et comme je n'ai pas l'intention de jamais faire lire à qui que ce soit ce cahier cartonné paré du titre pompeux de « Journal », à moins de rencontrer une fois dans ma vie un ami ou une amie qui devienne l'ami ou l'amie avec un grand A, personne n'y verra probablement d'inconvénient¹.

Comme chaque fois qu'il est très ému, Momo sent une sorte de grosse chaleur l'envahir.

– C'est une histoire vraie?

– Oui, lui répond Émilie.

– Anne Frank, c'est un écrivain comme Romain Gary?

– Non, elle n'avait que treize ans. Elle n'a pas eu le temps de devenir écrivain.

– Pourquoi?

– Parce qu'elle est morte.

– À treize ans?

1. *Le Journal d'Anne Frank*, texte établi par Otto H. Frank et Mirjam Pressler © 1991, 2001, ANNE FRANK-Fonds, Bâle/Suisse, pour le texte d'Anne Frank, © 1992, 2001, Calmann-Lévy, Paris, pour la traduction française par Philippe Noble et Isabelle Rosselin-Bobulesco.

- À seize ans.
- De quoi?
- De la guerre. Regarde les dates!

Momo se souvient. Ils ont parlé de la Seconde Guerre mondiale au CM2. Même que Momo avait fait un panneau avec des photos et des textes.

Sans hésiter, il se dirige vers le bureau de la documentaliste et lui tend le livre.

- C'est un bon choix ! lui dit-elle, mais difficile. Si tu as le moindre problème, n'hésite pas à venir me voir.

Momo est inquiet.

Quand Fatima est rentrée du travail, leur père leur a dit qu'il avait à leur parler, à Momo et elle.

Fatima interroge Momo du regard mais celui-ci secoue la tête en signe d'ignorance.

Il ne sait rien ; ou plutôt, il craint de ne savoir que trop ce que son père veut leur dire. Il a passé suffisamment d'heures à ses côtés ces derniers temps pour le deviner.

Les mots ne sont pas toujours nécessaires pour dire les choses.

Et puis il y a cette conversation de la dernière fois qui ne lui a pas quitté l'esprit.

Quand ils entrent dans la salle à manger, le père est assis à sa place habituelle, sauf qu'il tourne le dos à la fenêtre.

La mère est là, également, effondrée sur le canapé, tordant un mouchoir dans ses mains noueuses, rugueuses, rougeaudes à force de tremper dans les produits d'entretien pour faire briller les bureaux de la ville, nuit après nuit.

– Que se passe-t-il? demande Fatima d'une voix tremblante.

Le père se racle la gorge pour s'éclaircir la voix.

– Ma fille, mon fils, leur dit-il, je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous annoncer.

La mère, qui avait déjà un tas de bonnes raisons de soupirer du matin au soir parce que la vie n'est pas drôle tous les jours, laisse échapper un sanglot bruyant.

– Qu'est-ce qui se passe, papa? demande à nouveau Fatima, dont la gorge se noue, tandis que Momo s'est approché de sa maman et s'installe sur ses genoux.

– Le docteur, il est venu *aujourd'hui*. Il a dit, il y a la maladie-là...

La « maladie-là », Momo sait que c'est comme ça que son père désigne le cancer. Il lui disait parfois :

– Tu sais, celui-là, il a eu la maladie-là. Il est mort.

Momo enfouit son visage dans le cou de sa mère.

Fatima reste raide au milieu de la pièce.

– Qu'est-ce qu'il a, exactement? finit-elle par demander en se tournant vers sa mère.

– Il a la maladie, très avancée, il a dit, le docteur, hoquette-t-elle. Il a fait les analyses, les radios, tout...

– Pourquoi vous ne m'en avez pas parlé avant? Il a fait ça quand? Avec qui? Comment?

– Avec le docteur Cohen.

– Le papa d'Émilie, précise Momo.

C'est leur médecin depuis toujours en fait, mais Momo ne savait pas qu'il était le papa d'Émilie.

– Ahmed est au courant?

Les deux parents opinent de la tête.

Fatima explose :

– Ahmed est un vaurien, un voyou, un parasite! Et c'est à lui que vous faites confiance? À lui

qui n'a pas honte de laisser sa sœur et sa mère se tuer au travail! À lui qui n'a jamais été fichu de gagner une tune de sa vie?

– Ahmed, il a changé, je te jure, ma fille, répond le père.

Fatima explose encore, mais de rire cette fois.

D'un vilain rire que Momo n'aime pas.

– Ah oui? Tu peux me dire depuis quand? Depuis cinq minutes ou trois secondes? Et il est où, là, d'ailleurs?

– À la mosquée, répond le père.

D'étonnement, Momo a sorti son visage du cou de sa mère et il regarde sa sœur, les yeux écarquillés.

Elle aussi reste soufflée.

Puis elle rit de nouveau :

– Ahmed à la mosquée! Non mais j'hallucine! Mais enfin, papa, comment tu peux le croire?

– Fatima, viens ici, ma fille. Calme-toi, lui fait le père en lui tendant la main.

Fatima la saisit et l'embrasse tout en se mettant à pleurer à chaudes larmes.

C'est la première fois que Momo voit sa grande sœur pleurer.

– Fatima, répète le père d'une voix fatiguée, la vie me quitte... Je veux que tout soit en ordre quand je partirai. Je lui ai parlé, à Ahmed, je lui ai dit que quand je serai plus là il doit bien s'occuper de vous tous. Il sera le chef de famille. Il a promis.

– Ahmed, le chef de famille? sanglote Fatima. Mais papa, ce n'est pas possible! Tu le connais, quand même? Il va nous rendre la vie impossible.

Puis elle se tourne vers la mère :

– Maman, dis-lui, toi!

La mère baisse la tête et se tait.

Momo reste sans voix, terrassé. Il n'a plus qu'une envie, se sauver immédiatement sur son île déserte et ne plus penser à rien.

– Papa, ne me demande pas d'obéir à Ahmed! Ne me le demande pas car je ne te ferai jamais une telle promesse. Si tu disparaissais, c'est maman qui deviendra le chef de famille. C'est ça que tu dois dire à Ahmed. Ça et rien d'autre.

– C'est trop tard, ma fille, dit encore le père dans un souffle.

– Comment ça, trop tard?

– Ahmed a fait venir l'imam ici et j'ai parlé avec *loui*.

– L'imam! hurle Fatima. Non mais vous avez perdu la tête ou quoi? On est en France, ici, pas au bled! Depuis quand c'est un imam qui décide? C'est chez un notaire qu'on fait ça, pas avec un imam. Vous pouvez toujours courir pour que j'obéisse à votre imam! Écoute, papa, depuis ton accident, c'est toujours moi qui me suis occupée de cette maison. C'est moi qui me suis sacrifiée en allant travailler à l'hyper au lieu de faire infirmière. Oui ou non?

Le père, la mère et Momo opinent à nouveau de la tête.

– Alors, on continuera comme ça. Comme avant! Je m'occuperai de Momo, des jumeaux, de Yasmina et de maman. Et Ahmed n'aura rien à dire. Et au moins, comme ça, tu n'auras pas de souci à te faire. J'ai fait mes preuves, non?

Là encore, tout le monde est d'accord.

– Tu as peut-être raison, ma fille! capitule le père à leur grand soulagement.

– Non, pas peut-être, papa. J'ai raison, un point c'est tout. Alors, tu vas faire revenir l'imam ici, et

Ahmed et les frères et sœurs, et tu vas leur dire ça, d'accord? Tu vas leur dire que jusqu'à présent c'est grâce à moi que cette maison a fonctionné plus ou moins normalement et que tu tiens à ce que les choses continuent comme ça. Un point, c'est tout.

Et le père a dit oui.

Il a dit oui mais n'a pas eu le temps de tenir sa promesse.

Il est mort la nuit suivante, terrassé par une crise cardiaque.

Pendant trois jours, la maison de la famille Beldaraoui ne désemplit pas.

Amis, voisins, collègues viennent les mains chargées de victuailles et le cœur plein de compassion et de réconfort.

Durant ces trois jours, Ahmed et Fatima s'adressent à peine la parole.

La mère et ses filles pleurent beaucoup.

Momo, lui, reste la plupart du temps assis dans un coin, tout seul, silencieux.

Souad, la bibliothécaire, est accourue dès qu'elle a appris la mauvaise nouvelle.

C'est elle qui avait déjà tenté de consoler Momo quand monsieur Édouard avait disparu.

Mais là, Momo n'a pas envie de se laisser consoler.

On ne se console pas de la mort de son papa quand on a tout juste onze ans.

Monsieur Édouard, ce n'était pas pareil. Il était vieux et très malade...

Son père aussi était très malade, mais pas vieux.

Mais quand Émilie a sonné à la porte avec son papa, Momo est resté sans voix et quelques étoiles sont revenues furtivement briller dans ses yeux. Émilie ne lui a pas demandé de parler. Elle l'a juste serré dans ses bras et lui a dit :

– Sache que je compatis à ta douleur.

Momo a noté le mot *compatir* qu'il ne connaît pas car il n'est pas encore arrivé à la lettre C.

Quand Ahmed s'approche d'eux et lui lance un «*chkoun?*» inquisiteur qui lui glace le sang, Fatima se précipite pour s'interposer.

– Merci beaucoup, docteur Cohen, de vous être déplacé! lui dit-elle en forçant Ahmed à battre en retraite. C'est gentil à toi, Émilie, d'avoir accompagné ton papa.

– Je compatis sincèrement à votre peine! dit lui aussi le papa d'Émilie en prenant la main de Fatima dans la sienne. N'hésitez pas à vous adresser à moi, mademoiselle, en cas de besoin.

Il lui tend une carte de visite.

– J'insiste! ajoute-t-il. Ce ne sont pas des paroles en l'air. N'hésitez pas à faire appel à moi. Je connaissais votre papa. C'était un homme droit et courageux. Il s'inquiétait beaucoup pour sa famille...

– Merci! soupire Fatima, des larmes plein les yeux.

Et des larmes, elle va en verser bien davantage.

À la fin des trois jours de deuil de la famille, tout le monde rentre chez soi et ils se retrouvent seuls, tous les sept, les bras ballants et le cœur en miettes.

Et la première chose qu'Ahmed trouve à faire c'est d'assener une gifle magistrale à sa sœur.

– Ça t'apprendra à me faire la honte devant tout le monde! lui crache-t-il à la figure. Maintenant, c'est moi le chef de famille! Et les choses vont changer...

Fatima en reste le souffle coupé, sans même pouvoir réagir.

Mais la mère, elle, a couru à la cuisine en hurlant. Elle en revient une poêle à la main. Sans que personne ait le temps de souffler mot, voilà qu'elle l'écrase sur la tête de son fils aîné.

– Jamais, tu m'entends, jamais personne il lève la main sur mes enfants. Pas même toi. À peine ton père est enterré, et toi déjà tu viens battre ta sœur qui travaille et nous fait vivre? Jamais *plous* tu lui touches un cheveu, tu m'entends? File dans ta chambre, maintenant!

Ni Momo, ni Fatima, ni même Yasmina, Rachid et Rachida n'en croient leurs yeux et leurs oreilles.

Ahmed, carrément sonné, essaie d'ouvrir la bouche mais aucun son n'en sort.

Il bat alors en retraite et quitte l'appartement en claquant la porte.

Après son départ, la mère et les enfants, muets, atterrés, se regardent les uns les autres, complètement désemparés.

C'est Fatima qui brise le silence en premier.

La voilà le corps tout secoué.

Momo se dit que jamais il n'a vu sa sœur pleurer autant que ces derniers jours.

Mais Fatima ne pleure pas, réalise-t-il soudain.

Non, elle rit!

Et la mère aussi se met à rire, bientôt imitée par Yasmina puis Rachida.

Rachid, lui, ne rit pas. Momo non plus.

Ni l'un ni l'autre ne comprennent la raison de leur hilarité.

Fatima se précipite alors vers sa mère et se jette dans ses bras. Elle est rejointe par les deux autres filles. Et maintenant, Momo ne sait plus si elles pleurent ou si elles rient aux larmes.

– Ne cherche pas à comprendre, Momo, lui dit son frère en lui tapant affectueusement sur l'épaule.

Mais Momo, lui, veut toujours tout comprendre.

Alors, il s'agrippe lui aussi à la grappe formée par sa mère et ses sœurs, et se met à rire et pleurer avec elles.

Quand enfin tout le monde se calme, Fatima prend la parole pour expliquer à ses frères et sœurs ce que sera leur vie désormais.

– Quand il est tombé gravement malade, papa a cru bon de faire d'Ahmed le chef de famille. Mais je l'ai fait changer d'avis en lui expliquant qu'Ahmed n'était pas à la hauteur de la tâche. C'est donc maman qui sera le chef de famille et moi, je l'aiderai.

– Ça ne change rien, alors? fait Yasmina en haussant les épaules.

– Si, ça change tout! Tu aurais préféré que ce soit Ahmed?

– Non, bien sûr! bougonne-t-elle. J'ai juste dit que ça ne change rien par rapport à avant.

– Non, la seule chose qui change, c'est que papa n'est plus là.

Sa voix se fissure à la fin de sa phrase et tout le monde baisse la tête.

Momo, lui, regarde le fauteuil vide de son père, toujours tourné vers la fenêtre.

Bizarrement, il pense soudain au titre du livre, *La Vie devant soi*.

Pour papa, c'est la vie derrière soi, se dit-il.

Et pour moi?

Momo du livre a continué à vivre, à rêver et à aimer après la mort de madame Rosa, même s'il

a essayé d'arrêter complètement de manger parce qu'il se fichait des lois de la nature.

– La vie ne sera plus jamais comme avant, effectivement, mais je compte sur vous pour qu'elle nous soit le plus facile possible, leur dit encore Fatima. Facile pour maman et moi, mais aussi pour chacun de vous. Je compte sur toi, Yasmina, pour nous seconder, quant à vous, les jumeaux, vous avez passé l'âge de faire des bêtises et de tourmenter votre petit frère, d'accord?

– Momo, le chouchou... tente de se moquer Rachid, mais il est stoppé net par le regard noir que lui jette sa mère et qui cingle davantage encore que les gifles d'Ahmed.

– Et qu'est-ce qu'on va faire avec Ahmed s'il nous pourrit la vie? demande Yasmina.

– Nous ferons bloc, tous unis contre lui. Il faut que nous restions soudés, solidaires, que nous fassions front. Il va certainement essayer de vous monter contre moi et...

Quand on parle du loup...

Fatima est interrompue par le bruit de la porte d'entrée, qui s'ouvre sur Ahmed. Mais il n'est pas seul. Il s'efface pour laisser entrer l'imam dont

Fatima n'a fait la connaissance qu'avec le décès de son père.

Celui-ci salue la famille puis dit à la mère et à Fatima qu'il aimerait leur parler.

– Yasmina, file à la cuisine préparer le thé! aboie Ahmed.

Ne sachant si elle doit lui obéir, celle-ci se tourne vers Fatima.

Mais c'est l'imam en personne qui intervient :

– Ahmed, tu dois le respect à ta mère et à tes sœurs. Tout comme elles te le doivent. Ta sœur n'est pas ton esclave et, si tu veux qu'elle prépare le thé, tu le lui demandes sur un ton respectueux.

Yasmina baisse la tête, réprimant un sourire.

Et voilà que l'imam ajoute :

– Ou alors tu te le prépares toi-même, ce qui serait peut-être même plus judicieux.

(*Judicieux*, Momo l'aime tout de suite ce mot-là, sans trop savoir pourquoi.)

Décidément, se dit Momo, ce n'est pas son jour, à Ahmed. Qu'est-ce qu'il se prend dans la tronche! Momo a presque pitié de lui... Mais

non! Tout compte fait, il ne mérite pas que Momo ait pitié de lui. Ahmed est la personne la plus méchante qu'il connaisse. Momo avait pensé qu'avec la disparition du père il changerait... Mais il ne faut pas trop lui en demander, à Ahmed. Il n'est pas capable de s'abonner (*v. pr. Devenir meilleur*).

Fatima, la mère, l'imam et Ahmed se sont enfermés dans la salle à manger.

Momo, fatigué, décide d'aller se coucher, d'autant que, le lendemain, il retourne au collège et, après les chagrins de ces derniers jours, ça, c'est une vraie bonne nouvelle. Mais les jumeaux et Yasmina, eux, veulent savoir ce qui se trame derrière la porte et essaient de saisir les éclats de voix qui fusent et s'entrechoquent.

Visiblement ça chauffe, là-dedans.

Et c'est l'imam qui mène la danse.

Il n'y a pas longtemps qu'il est arrivé à la cité des Bleuets. C'est un jeune qui a aussitôt gagné la sympathie du plus grand nombre des musulmans, mais aussi de tous les autres habitants de la cité, tant il est à l'écoute de chacun.

La sympathie du plus grand nombre mais pas celle d'Ahmed en tout cas, qui, au bout d'un moment, ouvre brutalement la porte du séjour, renversant les jumeaux et Yasmina, à qui il file bien évidemment une gifle au passage.

Les enfants l'entendent rentrer dans sa chambre et tout y retourner avant de quitter l'appartement, un sac à la main, en claquant violemment la porte.

– Ne vous inquiétez pas, madame Beldaraoui, dit l'imam à la mère. Il reviendra et, je l'espère après ce que je lui ai dit, avec de meilleurs sentiments et intentions. En attendant, je pense que vous avez pris la bonne décision. Votre fille aînée est parfaitement capable de vous aider à tenir cette maison comme elle l'a toujours fait. Je souhaite vivement que votre fils aîné finisse par entendre raison lui aussi et devienne un être responsable et respectable. N'oubliez pas que ma porte vous est ouverte.

La mère soupire en sortant son mouchoir.

L'imam leur serre la main, salue les enfants puis s'en va.

– Où est Momo? demande Fatima.

– Momo dodo! se moque Rachid.

Fatima rejoint Momo dans sa chambre, où son petit frère est quasiment endormi.

Elle lui remonte la couette sous le menton et l'embrasse en lui chuchotant à l'oreille :

– T'inquiète pas, mon Momo, tout ira bien.